



L'ALBERTA AUTOPHAGE : IDENTITÉS, MYTHES ET DISCOURS DU PÉTROLE DANS L'OUEST CANADIEN

Dominique Perron

ISBN 978-1-55238-578-4

THIS BOOK IS AN OPEN ACCESS E-BOOK. It is an electronic version of a book that can be purchased in physical form through any bookseller or on-line retailer, or from our distributors. Please support this open access publication by requesting that your university purchase a print copy of this book, or by purchasing a copy yourself. If you have any questions, please contact us at ucpress@ucalgary.ca

Cover Art: The artwork on the cover of this book is not open access and falls under traditional copyright provisions; it cannot be reproduced in any way without written permission of the artists and their agents. The cover can be displayed as a complete cover image for the purposes of publicizing this work, but the artwork cannot be extracted from the context of the cover of this specific work without breaching the artist's copyright.

COPYRIGHT NOTICE: This open-access work is published under a Creative Commons licence. This means that you are free to copy, distribute, display or perform the work as long as you clearly attribute the work to its authors and publisher, that you do not use this work for any commercial gain in any form, and that you in no way alter, transform, or build on the work outside of its use in normal academic scholarship without our express permission. If you want to reuse or distribute the work, you must inform its new audience of the licence terms of this work. For more information, see details of the Creative Commons licence at: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/>

UNDER THE CREATIVE COMMONS LICENCE YOU **MAY**:

- read and store this document free of charge;
- distribute it for personal use free of charge;
- print sections of the work for personal use;
- read or perform parts of the work in a context where no financial transactions take place.

UNDER THE CREATIVE COMMONS LICENCE YOU **MAY NOT**:

- gain financially from the work in any way;
- sell the work or seek monies in relation to the distribution of the work;
- use the work in any commercial activity of any kind;
- profit a third party indirectly via use or distribution of the work;
- distribute in or through a commercial body (with the exception of academic usage within educational institutions such as schools and universities);
- reproduce, distribute, or store the cover image outside of its function as a cover of this work;
- alter or build on the work outside of normal academic scholarship.

DISCOURS DE CRISE : MANTRAS, PRÉDICTIONS ET PROPHÉTIES

En juillet 2008, le prix du baril atteignait 147 \$US. Le 18 février 2009, il chutait à 36 \$ le baril, au sein d'une soudaine crise en spirale qui vit la réalisation de toute une série d'impensables : banqueroutes des grandes institutions bancaires américaines et européennes, des prêteurs immobiliers majeurs, scandales d'escroqueries financières, faillite ou quasi-faillite des constructeurs d'automobiles américains, déflation immobilière brutale, pertes massives d'emploi, le tout à une échelle planétaire facilitée et accélérée justement par la globalisation des marchés. Cette crise, en laquelle d'aucuns ont pu voir une des fins du capitalisme sous sa forme actuelle, et qui continue de sévir au moment où sont écrites ces lignes, aggravée par la crise de l'euro, et de l'endettement des nations, a pu être qualifiée de la pire récession économique depuis les années trente. Elle est amplement documentée par les discours médiatiques à l'échelle de la planète, et par les commentaires d'experts, avec leur cortège d'interprétations diagnostiques, de sentences éthiques et de prophéties catastrophiques. Mais elle ne nous intéresse ici que pour ses effets sur l'industrie pétrolière albertaine et sur la mise en discours de ces effets en ce qu'ils sont donnés à comprendre à la collectivité par le biais des chroniques économiques, des éditoriaux journalistiques et des communiqués de l'industrie. Comme il s'est avéré

possible de cerner tant soit peu les discours d'un boom pétrolier, nous tâcherons ici d'identifier les formes et les marques que peuvent prendre en Alberta, les discours de la crise, le *bust*. Ce travail qui ne prétend pas à l'exhaustivité, devrait permettre d'établir une base servant à une meilleure compréhension des mécanismes discursifs mis en œuvre pour affronter et rationaliser cette crise. Les discours circulant autour de cette thématique particulière ont pour objectif de rendre compte de cet événement aléatoire qu'est une soudaine dépression économique, en quelque sorte, de le donner à comprendre en le dotant, du moins partiellement, d'une certaine téléologie. Sans une telle téléologie, ce moment spécifique de déséquilibre conjectural, voire de délitement systémique que constitue une crise, resterait incompréhensible et donc parfaitement inassimilable pour un public ébranlé, en état de choc, comme pour des médias brusquement déplacés dans l'imprédictible.

À ce point de cet ouvrage, on aura pleinement saisi la valeur fondamentale pour l'économie et la société albertaine de cet indice fluctuant : le prix du brut. De ce facteur, vérifié et confirmé quotidiennement en Alberta et au Canada avec euphorie, angoisse, inquiétude ou satisfaction, découle littéralement la prospérité potentielle des citoyens albertains et canadiens. Il influe aussi fortement sur la marge de manœuvre fiscale et budgétaire des gouvernements et leur capacité de financer les secteurs névralgiques de l'éducation, des soins de santé, des infrastructures ainsi que sur l'aptitude de la communauté à intégrer son immigration. En gros, et dans un sens, comme pour très peu de sociétés occidentales en raison de l'obligation pour l'Alberta de respecter ne serait-ce que les apparences des exigences de la socio-démocratie, le prix du pétrole et sa rentabilité décidant du sort de son exploitation, est un facteur décisif dans la capacité de se projeter dans l'avenir, phénomène dont on a pu voir qu'il marque son caractère dominant à partir de 2005.

Et pour citer une fois encore le chroniqueur économique du *Calgary Herald*, « oil prices—the emotional touchstone of the industry¹ ».

C'est pourquoi les discours de la crise et ses incidences sur le cours du brut prennent un relief singulier en Alberta, qui fait dépendre sa condition socio-économique d'une relation que les discours identitaires

de l'énergie avaient réussi à rendre quasi symbiotique, du moins au niveau symbolique. Nous prenons ici le parti d'analyser quelques exemples de ce type de gérance discursive qui se veulent représentatifs d'un ensemble de stratégies de la part d'hommes politiques, de commentateurs économiques, de chroniqueurs d'affaires publiques, de porte-paroles de l'industrie, en un mot tout le personnel habituel qui se donne pour tâche de faire circuler le discours social autour du pétrole albertain. Ces stratégies visent non seulement à rendre compte de la crise pétrolière, mais surtout, au-delà du constatif, à la présenter au public sous forme de jugements, d'évaluations et de prédictions, qui assurent à leur tour un ensemble de fonctions précises auprès des destinataires de tels discours.

SAVOIRS ET CROYANCES

Il est d'abord à noter que le discours économique en soi peut être catégorisé sous la rubrique de discours de savoirs, dans la mesure où l'on peut admettre que l'économie relève plus de la science que de la croyance, encore qu'à l'issue de la crise de 2008–09, certains chercheurs, tels Gilles Dostaler et Bernard Maris², ou André Gorz avant eux, remettent en question la nature scientifique de la réflexion économique. Pour notre part, nous nous bornerons à supposer une certaine scientificité à la dimension constative de l'économique, mais nous attacherons beaucoup plus d'importance à son indéniable dimension de système de croyances, suivant en cela les distinctions établies, outre Marc Angenot, également par Patrick Charaudeau, en ce que les

savoirs de croyances visent à porter un jugement sur le monde. Ils ne concernent donc pas la connaissance du monde mais les valeurs qu'on lui attribue. Les connaissances sont un mode d'explication centré sur le monde et sans dépendre du jugement de l'homme (comme la Terre tourne autour du Soleil) alors que les valeurs procèdent d'un jugement, non pas

sur la connaissance du monde (la question n'est pas de savoir s'il est bien ou mal que la Terre soit ronde), mais sur les êtres du monde, leur pensée et leur comportement (la question est de savoir s'il bon ou mauvais, raisonnable ou fou d'aller sur la lune, de se rendre à telle manifestation, de se montrer solidaire de telle action, etc.) Les savoirs de croyances procèdent d'un mouvement d'évaluation au terme duquel le sujet détermine son jugement à propos des faits du monde. Cette fois, c'est le sujet qui va vers le monde, et non pas le monde qui s'impose au sujet. Il doit donc être admis qu'existent plusieurs jugements possibles à propos des faits du monde, jugements parmi lesquels le sujet parlant fait un choix selon une logique du nécessaire ou du vraisemblable dans laquelle peut intervenir autant le raisonnement que l'émotion [...]

Ainsi, les savoirs de connaissance et savoirs de croyances structurent les représentations sociales. Les uns en construisant des explications classificatoires du monde, les autres en axiologisant les rapports de l'homme au monde. Mais la frontière entre ces deux types de savoir est poreuse, et ce d'autant plus que bien des sujets jouent de cette porosité, à des fins stratégiques, présentant un type de savoir en lieu et place de l'autre, et réciproquement³.

On peut concevoir comment cette porosité conditionne le discours économique, dans ses deux faces de savoir et de croyance. Et ce, tout particulièrement en période de crise où s'imposent les sentiments d'inquiétude, d'urgence, ou de dévastation face au simple constat des enchaînements consécutifs à une modification notable à ce qui est considéré comme l'équilibre jusque-là souhaitable ou optimal de la donne économique. Cette rupture d'équilibre a donc pour conséquence la dépréciation des stocks boursiers, la dévaluation des épargnes, la chute des taux d'intérêt et donc des rentes et revenus de pensions, la baisse subite de la consommation et des activités industrielles, comme elle entraîne des pertes d'emplois. Plus particulièrement, en ce qui concerne l'Alberta, les

risques de baisse du prix du baril de pétrole sont perçus comme l'indicateur permanent modulant la prospérité et la promesse de future prospérité de la province.

C'est à partir de cette fonction du prix du brut comme indice de la position économique de l'Alberta et de ses fluctuations que nous pouvons proposer l'identification de quelques caractéristiques discursives des réactions à la dévaluation du prix du pétrole, que d'aucuns pourraient qualifier de spectaculaire. Nous proposons ainsi une typologie toute expérimentale de ces réactions médiatisées qui ont pour ainsi dire servi de modèle orientant la compréhension de la crise et de ses implications pour l'Alberta. Énumérons pour l'instant, dans le catalogue de ces divers argumentaires, les discours de *normalisation*, de *constat dévasté*, de *réitération*, de *référentialité historique* et de *prédictions multidirectionnelles*. En fait, dans tous les cas, en dépit de distinguos qui s'imposent, il s'agit généralement de rationaliser plus ou moins heureusement ce qui est perçu comme l'aléatoire, de contenir la contingence, de bloquer l'incontrôlable, bref, de rappeler à l'ordre l'indéterminable qui préside aux modifications des prix du baril. Une fois encore, nous ne prétendons pas épuiser l'identification de ces réactions discursives, ni poser par ailleurs leur imperméabilité mutuelle. En écrivant du sein de cette crise pétrolière singulière, nous avons plutôt le sentiment de noter les différentes phases du déploiement d'une série de phénomènes qui ne saurait refermer sa boucle événementielle.

LE DISCOURS DE NORMALISATION

Nous n'avancerons pas non plus que ce type de discours a un caractère d'universalité face à la crise économique et pétrolière : plus simplement, on note son occurrence dans ce laboratoire singulier qu'est le discours social sur l'énergie en Alberta. Il s'inscrit en toute logique dans un éthos de réassurance où, comme on l'a vu dans les précédents chapitres de cet ouvrage, la sourde angoisse associée à l'impression d'être en équilibre

précaire sur la crête vertigineuse des prix pétroliers de la première moitié de 2008 appelait un certain soulagement dans une baisse d'abord perçue comme simple autocorrection des marchés. Le discours de normalisation se révèle aussi chronologiquement comme le premier à accueillir une modification initiale vers la baisse des prix du brut.

Il trouve également sa motivation profonde dans l'attribution d'une téléologie et d'un mécanisme à un système qui en soi n'est doté ni de l'un ni de l'autre. Comme nous le rappellent Gilles Dostaler et Bernard Maris :

Keynes pense que le marché est aveugle. Il ne voit rien, ne prévoit rien. À quoi se raccroche la foule, la masse fuyant l'angoisse et la mort dans l'incertitude radicale de son avenir ? À l'opinion, à la foule elle-même certes, dans un processus autoréférentiel, mais aussi, c'est sa seule lueur—à l'idée que l'état des choses va à peu près se perpétuer. Que demain le soleil se lèvera. Qu'il y aura encore de la croissance. Que le taux de croissance ou le taux d'intérêt d'aujourd'hui seront à peu près le taux de croissance de demain, que les choses vont continuer [...] ⁴

Cette croyance en une orientation, une stabilisation ou une recontinuation du marché et des prix rend donc plausible une reconfiguration d'événements erratiques en réajustement somme toute souhaitable et doté d'un rôle précis : celui de calmer la fièvre spéculatrice, de faire une pause, de consolider les bases acquises avant de retourner à son parcours ascendant. En fait, cette réaction accueillant la baisse comme une manifestation désirable se veut embrasser le principe de réalité d'un cœur pour ainsi dire consentant. La normalisation est la forme « raisonnée » de l'aléatoire qu'elle veut reconfigurer comme allant dans une direction elle aussi toute raisonnable. Nous donnons ici deux exemples de cet exercice de rationalisation, l'un tiré d'un éditorial du *Calgary Herald* du 14 septembre 2008, réagissant à une baisse du prix du baril, qui passait de 147 \$ à 100 \$, texte intitulé par ailleurs « Irrational Pessimism ». L'autre était une chronique de l'économiste Todd Hirsch, parue deux mois plus tard dans

le *Globe and Mail*, au moment où le prix avait chuté à 62 \$, et avait comme titre « Snap out of it Alberta ». Les deux textes s'inscrivent comme des appels à la raison par recontextualisation des données conjoncturelles et par appel aussi au passé historique. Citons d'abord le *Calgary Herald* :

But it is helpful to keep the gyrations in perspective, especially as oil hovers around \$100 a barrel. After oil broke \$70 per barrel, a CIBC World Market report made headlines three months later when oil was at \$75 with CIBC's predictions of \$80 a barrel sometime in 2007, and then \$100 at some point in 2008. To some, that prediction seemed fanciful.

Now, with a \$100 barrel of oil a reality but down from a lofty height, the fact of "only" \$100 has been to send energy stocks into the investment equivalent of the woodshed this past week and to start a general panic in resource stocks [...]

Let's not panic over "only" \$100 a barrel of oil [...]⁵

Ici, on veut présenter le prix maximal atteint par le brut dans un passé récent comme ayant été de toute façon au-delà du prédictible, comme d'emblée échappant à la raison et au concevable. Dès lors, les réactions des investisseurs à cette baisse qui est suggérée comme un retour au réel (ou plutôt un intervalle de retour au réel, car l'ensemble du texte reste néanmoins soutenu par l'espoir diffus d'une réinstauration des hausses) sont qualifiées d'irrationnelles par évaluation avec une situation passée qui, elle, avait franchi les limites prédites. Le passé se pose donc comme le lieu de l'aléatoire et de l'imprévisible, même dans une conjoncture favorable à laquelle la communauté d'affaires albertaine se serait habituée comme à une fausse norme, la véritable norme étant ici le présent empirique. Il s'agit d'un retour en arrière dans le temps où est rétrospectivement projeté le déraisonnable, envers qui on n'en aurait pas moins développé une dépendance inquiétante. On voit toute la dimension éthique qui sous-tend cette position où le présent pourrait s'inscrire comme le sobre rappel d'un certain réajustement face aux excès du passé. Cette position d'une

normalisation comme rappel à l'ordre est encore plus clairement établie dans le texte de Todd Hirsch.

Fast-forward to 2008, and Alberta is getting a similar smack, a big bucket of cold water dumped on a white-hot economy that has caused a collective loss of good sense.

Perhaps that could be forgiven for the temporary insanity that started around 2005. Consider what we've been through.

House prices were skyrocketing and real estate was being snapped up online, sight unseen, for above list price. People were bribed with iPods and other crazy perks to work at doughnut shops. Bentley dealerships couldn't keep up with demand. The Bank of Canada came up with a new category of economic indicator—"Canada excluding Alberta"—because Wild Rose Country was skewing the national averages.

As a result, Alberta built up a delusional superhero persona, a false sense of invincibility that permeated the mood and expectations of ordinary citizens.

Reality is crashing in. Oil and gas prices have snapped back to something closer to their historic norms (though they are still higher). Houses sit on the market for weeks, not hours. Some high-end condo projects in Calgary have been put on hold. Even a couple of oil-sands projects have been scaled back.

[..]

For one thing, Alberta is still a commodities-based economy, and commodity prices have always been extremely cyclical. Up and down and up and down. This isn't new nor is the current slump in energy prices unexpected. Younger players in the industry may be thinking the end is nigh, but the veterans roll their eyes. They've seen this all before—it is just what commodity prices do.

[..]

Alberta is a great province and has a great future, and its economy remains the envy of much of the world. But the

market turmoil of 2008 has given Alberta a good slap in the face. “Snap out of it,” the market says, “you’re no superhero.” Albertans are hoping that a simple smack is the worst the market has planned⁶.

L'interprétation des mouvements du marché comme surgissement du principe de réalité s'avère ici en outre plus manifeste, en ce qu'on peut encore y relever la lecture rétrospective du passé comme déraison fermement posée. Mais plus encore, on voit se déployer l'allégorie d'un marché présentée comme l'entité s'acquittant de la mission de ramener brutalement la communauté albertaine à une plus juste perception des choses, l'égaré passé étant cette fois associé au collectif et non pas au marché, qui est plutôt perçu comme un autre type de « main invisible » servant ici une certaine justice normative. Le marché est de la sorte intégré dans une intentionnalité éthique, quasi punitive, et nécessaire au rétablissement d'un certain équilibre moral. Littéralement, il « parle » le langage d'une déontologie en l'imposant avec une violence justifiée par les excès précédents. On constate aisément ce que peut avoir de rassurant ce parti d'encadrer le marché—dont il faut toujours garder à l'esprit qu'il est ontologiquement *aveugle*, et nous rajouterons aussi *sourd* et *muet*—dans un projet éthique qui se charge de rétablir l'équité. L'Alberta, s'étant pour ainsi dire trop enivrée de sa persona d'invincible gagnant des hausses des prix du brut, se doit maintenant de cuver son vin. En fait, on relève sans peine ce que cette interprétation doit à l'éthique protestante d'une certaine ascèse qui demande plus de discrétion dans la jouissance et l'accumulation. Ainsi donc sont motivés les mouvements aléatoires d'un marché malgré qu'il soit absolument dénué de projet, et *a fortiori* de projet moral. L'insupportable contingence est donc repoussée par cette réinvention des variations du marché comme modèle doté d'un dessein concomitant avec des idéologèmes éthiques de la pénitence qui ne circulent dans le discours que pour doter les événements d'une certaine prédictibilité. Après la punition reviendront certainement les temps d'abondance, et on n'est pas loin ici du substrat additionnel d'une méritocratie liée à (que l'on nous pardonne ce néologisme) sa dé-méritocratie.

Ce discours de normalisation opposant le « bon sens » du présent par rapport à la démesure du passé en réaction aux baisses du baril de pétrole, du moins dans le corpus que nous avons assemblé, ne paraît pas toujours tenable jusqu'au bout dans les textes. Ce mode d'acceptation du principe de réalité et de retour au standard de correction joue le rôle, on le conçoit aisément, d'anxiolytique dont l'efficacité reste néanmoins inégale. Ainsi, l'éditorial du *Calgary Herald* n'en termine pas moins son commentaire par cette réassurance qui va en fait à l'encontre de l'entreprise de normalisation qui marquait les débuts du texte : « Let's not panic over "only" \$100 a barrel. Let's just make sure Alberta and federal policy is encouraging and not discouraging investors. The market will then, one day at least, come back to its senses. » Et Todd Hirsch de conclure pour sa part, au moment où, rappelons-le, le brut était à 61 \$: « Albertans are hoping that a simple smack is the worst the market has planned. »

Si ces conclusions semblent en apparence en contradictions mutuelles vis-à-vis de leur reconfiguration du marché, l'une supposant un état de déraison momentané (ce qui suggère à son tour que le marché est doué de raison), l'autre projetant une intentionnalité punitive à des manifestations essentiellement aléatoires, elles ne s'en présentent pas moins comme des indices indéniables d'une forte angoisse devant ce qui reste foncièrement inconnaissable et échappant à toute règle du connu. La normalisation est bien ce que nous avons posé : un simple discours, une réaction intellectuelle qui confère l'illusion momentanée de rendre intelligible l'insaisissable et de l'insérer dans le connu, et surtout dans un récit devant se dérouler selon une certaine logique qui ne saurait faillir. Toutefois, les énonciateurs laissent paraître la conscience qu'ils ont de l'insuffisance du procédé. Ils ne peuvent contenir le profond sentiment d'alarme ressenti devant l'obligation soudaine de penser l'impensable, anxiété qui confirme quelque peu une de nos prémisses : à savoir que l'économie, de même que les décisions et politiques qui en découlent, tendent plutôt à se présenter comme croyance plutôt que savoir, alors que ce dernier jouit pourtant clairement sur l'autre de l'avantage de la prévisibilité rassurante.

LE DISCOURS DE RÉITÉRATION OU LA MÉTHODE COUÉ DU PÉTROLE

Ce type de réaction paraît se manifester plutôt en début du constat de crise et, tout en relevant partiellement de la logique de normalisation précédemment décrite, présente la singularité de paradoxalement confronter deux types de réels empiriques, dont l'un viendrait pourtant contredire l'autre. Les premières manifestations de baisse des prix, tout inquiétantes puissent-elles être, suscitent chez certains commentateurs le besoin de récapituler deux paradigmes. D'une part, la position quantitativement enviable de l'Alberta en termes de ressources énergétiques et, d'autre part, le besoin de replacer ce facteur dans la logique de certaines données fondamentales attribuées à l'économie. Ainsi, la valorisation quantitative de ces ressources jointe à un rappel des règles élémentaires des échanges de marché est brandie comme viatique supposé invincible face à la réalité de la crise. Pour le chroniqueur Charles Frank, cette réaction prend la tournure d'une réitération presque mantrique de l'importance des réserves pétrolières albertaines, et ce, en concomitance avec les manifestations mêmes de la crise :

Trying to get around the fact that the oilsands are worth 1.5 trillion to us?

[...] Perhaps you're feeling somewhat less than euphoric—even non-plussed—about this revelation? Don't fret. You are not alone.

But with the price of oil in free fall—it dropped into the \$50 this week, which is well below the cost threshold needed by most of the new plants under construction in the Fort McMurray region—and people all around the world saying nasty things about so-called “dirty oil,” it's hard to feel too pumped about one of the biggest pools of recoverable oil in the world.

That's too bad.

Especially after the Energy Agency pointed out this week that if we are to meet future global demand for oil (once we get beyond the looming recession) the world will need the equivalent of four new Saudi Arabias.

For the record, the oilsands contain some 173 billion barrels of recoverable oil, second only to Saudi Arabia⁷.

Deux jours auparavant, Deborah Yedlin du même journal servait une prédiction similaire, en tenant cependant un peu plus compte de certaines règles du marché concernant les impacts paradoxaux des prix élevés de l'énergie auprès de cet autre socle inébranlable sur lequel repose tout l'échafaudage des croyances économiques, la croissance.

Still, the IEA message is simple and stark: the world's energy companies—and producing countries—need to reinvest in the order of \$26 trillion between now and 2030 to meet future energy demand, but at the same time, progress must be made towards decreasing the carbon footprint [...]

The impact of tight supply, of course, will be to send prices soaring to the point where total energy expenses could make up as much as high as *[sic]* seven per cent of gross domestic product in the non-OECD countries, while the developed world stabilizes at five per cent [...]

The implications of higher energy prices are two fold: first, they are inflationary, and second they take away dollars that could be spent elsewhere in the economy. In other words, high energy prices are a constraint on economic growth [...]

It's tough to shrug off the current negative sentiment and the seemingly endless stream of bad news but that is exactly what is needed. The world is not going to stop. It is going to continue to use energy, but as companies stand on the sidelines, afraid of spending, the existing fields will continue to decline at a rate of nine per cent, pushing the world closer to a supply

shortage that will undoubtedly wreak havoc of a different sort.
We are indeed in uncharted, unsettling territory⁸.

Yedlin a recours ici à la même stratégie, qui consiste à rappeler les bases fondamentales de la situation des ressources en énergie dans le monde. Toutefois, elle est en mesure de mieux jauger les effets pervers de la baisse des prix qui ne pourront qu'amener une hausse consécutive de ces mêmes prix. Les taux bas du brut limitant les investissements créent une circonstance qui, à son tour, va réduire l'exploration et conséquemment les réserves futures, ce qui conduira obligatoirement à une éventuelle explosion des prix et à leurs potentiels effets chaotiques à long terme s'ouvrant sur un horizon inquiétant. Mais au premier niveau du texte, si cet horizon est posé comme angoissant, au second niveau, il s'efface rétrospectivement au profit d'une future promesse de prospérité pour l'Alberta, qui est ici immanquablement soumise au conditionnement de la méthode Coué fonctionnant par l'autosuggestion répétitive marquant le texte précédent de Frank : *ils auront besoin de pétrole, nous en aurons à leur vendre*. La complexité des impacts globaux d'une chute/hausse des prix et la menace d'une crise encore plus complexe que le ralentissement économique de l'Alberta trouvent ainsi leur issue dans une forte et répétitive recontextualisation de la situation albertaine. Dans une telle perspective, les autres juridictions productrices de pétrole sont tout simplement présentées comme des repoussoirs, tout particulièrement sous la thématique de cette dichotomie état stable / état instable dont nous avons mesuré les implications dans les chapitres précédents. On voit mieux ainsi comment se dessine cette opposition de deux réels qui, sans qu'ils s'excluent, échouent à s'articuler l'un dans l'autre. Ainsi, les problématiques de la globalisation confirmant les avantages de la localisation tout en s'opposant à eux, dans un horizon qui assume la continuité du cycle des prix du brut, et de ses avantages/désavantages pour les acteurs du marché. Nous dirions ici qu'une des caractéristiques de la méthode Coué comme réaction albertaine à la crise du pétrole est que l'on ne s'en sort pas. Dans cette réaction particulière, le présent, au lieu d'avoir une fonction éthique de correction des excès, se signale plutôt comme valeur de démonstration

d'un mécanisme impeccable qui devrait garantir la répétition du cycle, dans la mesure où on s'attarde peu sur le potentiel explosif d'un trop grand déséquilibre du marché⁹. Les titres suivants des chroniques de Yedlin sont assez éloquentes à cet égard, en dépit de cette prise en considération des effets aléatoires du prix du brut sur les marchés : « Oil prices set for strong recovery » (9 décembre 2008) ou « Business must go back to basics » (31 décembre 2008).

LE RAPPEL HISTORIQUE OU LA FORTITUDE

Outre son recadrage en correction éthique et en réitération simpliste des avantages de la position albertaine, la réaction de normalisation à la crise peut s'exprimer également par un retour sur l'histoire comme récit de l'épreuve surmontée garantissant la capacité de l'industrie pétrolière à affronter victorieusement les soubresauts du marché tout en assurant la réitération des événements sous une forme balisée et assimilable. Une fois encore, Deborah Yedlin nous offre un titre programmatique avec « We've been through worse : Energy sector no stranger to adversity¹⁰ ».

On a day the S&P/TSX Energy Index plummeted 34.36 points, losing 10.6 per cent of its value, it's tough to find solace in the fact that oil at \$95.60 US per barrel is better than oil at \$15.98—which is where it was a decade ago.

As everyone wakes up this morning wondering how Monday's carnage will affect the oilpatch, the key thing to keep in mind is, unlike a decade ago, when oil was struggling to push through \$15 US per barrel, the sector is generating enough cash to finance its activities [...]

The good news—if there is any—is the oilpatch has been through worse. Much worse.

Whether it was the early 1980s and the collapse in oil prices, the 20 per cent interest rate environment or prices hitting the low of \$10.72 US a barrel in December 1998, the sector has managed, and learned, through adversity. Even better, much of the grey hair that steered companies through the previous challenging times is still active in the business—whether as board members or in the executive suite [...]

The tough part right now as Gobert¹¹ points out is the market is moving in a direction that is contrary to the positive long-term fundamentals for oil and natural gas.

What's going on today has nothing to do with fundamentals, he said [...]

[...] but it has to be said that less oil and natural gas today—even with slower economic growth around the world—means higher prices down the road. The question is how long that road might be—and what the hill profile looks like along the way¹².

On remarquera au passage l'appel renouvelé à ce que l'on assume être les bases fondamentales du marché à l'encontre desquelles semblent évoluer les événements. Mais plus singulièrement ici, c'est la mémoire du passé qui est réquisitionnée en concordance avec ce que nous avons auparavant désigné comme le récit pétrolier albertain. Ce récit ressuscite vaguement la silhouette stoïque du pétrolier de la Frontière et pour qui la crise actuelle peut être lue comme une autre tempête à affronter, avec la certitude d'une victoire à la mesure de la résilience de l'industrie. Nous ne pouvons nous empêcher ici de faire remarquer à quel point la capacité de résistance de l'industrie est valorisée par opposition à ses protestations de grande vulnérabilité lors de l'affaire précédente des redevances pétrolières.

Quoi qu'il en soit, l'expérience du passé sert de vecteur à une conception de la crise comme hiatus qui sera surmonté grâce aux expériences antérieures et au stoïcisme du pétrolier de la Frontière. Une telle position

induit bien entendu une conception de la crise comme événement cyclique ne pouvant trouver sa résolution que dans un juste retour à la « normale », qui n'est pas ici la normalisation du rappel à la réalité des réactions précédentes, une normalité correctrice à valeur éthique, mais la promesse de prix du brut plus élevés encore (« higher prices down the road »), comme compensation aux chutes actuelles. Inutile de préciser ce qu'une telle présentation de la crise des prix porte en elle de retour sur un état qui ne peut être que mélioratif et suppose d'obstacles intellectuels à penser autrement les soubresauts du marché et de la croissance, et *a fortiori* à en interroger les prémisses. Ce qui est confirmé d'ailleurs par la perplexité devant les malfonctionnements des « fondamentaux » qui, eux aussi, ne sauraient être remis en question malgré l'évidence.

DOUTES ET PANIQUE

Retenons la date du 18 février 2009 : ce jour-là, le prix du brut chuta à son plus bas, soit 34,93 \$US pour la période qui nous occupe, allant de juillet 2008 à juin 2009. En juin 2010, le baril semblait vouloir se stabiliser autour de 75 \$US, soit au même prix qu'il était en octobre 2005; en juin 2012, période marquée par la crise européenne, le prix du baril tournait autour de 90 \$.

Toutefois, l'auteure se doit ici d'admettre que son analyse de ces données est redevable au confort de la rétrospective qui permet la distance nécessaire à l'évaluation globale de la crise des prix, distance critique qui aussi invite à l'ironie dans l'interprétation des réactions aux fluctuations des prix de l'énergie. Cette ironie inévitable, mais dont il faut en réduire les effets autant que faire se peut, doit ainsi tenir compte de sa dette envers la supériorité conférée par la position privilégiée de l'observateur qui a eu le loisir de dominer les événements du haut de la connaissance de leur relatif *eschaton*. Cette connaissance—encore une fois bien relative—d'un dénouement quelconque fournissant une fin somme toute artificielle à une série de phénomènes nous oblige à convenir que nous leur attribuons, en

les objectifiant comme corpus d'étude, une forme et une articulation tout aussi artificielle et arbitraire. Dans cette chronique des réactions à cette crise, notre propre rapport chronologique au temps de son déroulement est tout aussi de l'ordre de la contingence. Ainsi, non seulement faut-il se prévenir de trop de distance condescendante vis-à-vis des réactions discursives que nous allons ici tenter de décrire, mais faut-il également garder à l'esprit la dimension transitoire et instantanée de ces réactions tout en respectant leur caractère de non-concordance avec la suite des événements angoissants qui allaient sans cesse remodeler leur sens.

Cette précaution prise quant à une certaine « malhonnêteté » de notre propre rapport à la chronologie de la crise invite donc à considérer les analyses qui vont suivre comme très littéralement un *essai* de classification ponctuelle des réactions médiatiques de malaise vis-à-vis des premières manifestations de la chute des prix, telles qu'elles semblent s'offrir dans un véritable mais fugace laboratoire des discours de la crise pétrolière.

Retournons ainsi au commentateur Charles Frank, dans sa chronique du 3 octobre 2008 intitulée « Fear comes to a full boil », dont nous citons quelques extraits caractéristiques :

With the heart-stopping fall in oil prices, and with uncertainty mounting over the stability of the global financial system, confusion is the order of the day.

As recently as 10 days ago, top energy and financial analysts such as CIBC's Jeff Rubin were confidently calling oil prices to settle in around the \$100 US mark for the next few months before resuming an upward trajectory in 2009.

While undeniably optimistic, those sentiments weren't too far off what most of the number crunchers in the industry were finding in their own calculation. More important, they offered enough wiggle room for company executives to feel they could proceed with their budgeting with a reasonable degree of confidence about what the future might hold.

Today, it's a new game. In fact, with shares at bargain basement prices, more than a few oilpatch employees are wondering whether they have become "overnight" takeover targets.

With no obvious end in sight to the unprecedented roiling that has gripped North American markets—and a growing fear that U.S. President George W. Bush's much talked-about plan for the struggling U.S. financial sector may not be enough to keep the global economy from short-circuiting—it is likely to be white knuckle time in the oilpatch for some time to come.

Ces commentaires furent rédigés au moment où le prix du pétrole baissait jusqu'à 50 \$. Nous y notons en premier lieu l'expression d'angoisse causée par cette perte de repères particulière qu'est le constat d'incohérence entre ce qui était prévisible par les initiés de l'industrie et le réel qui va à l'encontre de ces prévisions. Cette désorientation est à la mesure de l'autorité qui est traditionnellement reconnue à ceux qui se présentent comme les initiés du système, en l'occurrence ici l'économiste médiatique Jeff Rubin, au point qu'ils sont perçus comme *sachant* plutôt que *prédisant* la suite des événements et donc les cours futurs du pétrole. Tout autant que de la baisse accentuée des prix du brut, la peur trouve aussi sa source dans le premier soupçon de la faillibilité des autorités prédictives, à qui était pourtant attribuée la fonction de fournir des balises traditionnellement considérées comme presque sûres. Ce garde-fou discursif qu'est la prédiction pétrolière vient de montrer une faille qui menace toutes les règles du connu et du connaissable. À cet égard, Frank utilise cette expression éloquente : « a new game » où, effectivement, les règles du jeu sont en train de changer sans que l'on puisse les prédire. On remarquera d'ailleurs que l'aveu de la peur devant les inconnus du marché se pose en contradiction avec le discours génétique du récit pétrolier qui accueillait le risque d'un cœur enthousiaste, signe supplémentaire de l'effritement des mythologies identitaires ayant présidé aux représentations antérieures de l'industrie pétrolière albertaine. Lorsque les règles du marché semblent

s'enrayer, le pari n'est certes plus de mise : le retour au principe du réel conforte bien le caractère fictif de ces récits qui, auparavant, jouissaient d'un fort potentiel de légitimation.

Le 19 novembre 2009, Frank commentait une conférence de presse donnée par la ministre albertaine des finances annonçant un surplus budgétaire réduit pour l'Alberta, en raison justement de la baisse du prix du brut. Sa chronique est marquée par un pessimisme croissant qui semble avoir renoncé aux réassurances habituelles :

At the end of the day, that all translates into lower resource revenues and lower corporation taxes for Premier Stelmach's government.

Hence the biggest budgetary forecast revision in recent memory.

The hope—not just in government office, but everywhere that Albertans gather—is that the current economic crisis will pass in due course and that we will return to the halcyon days of 2006–07, a time where vast surpluses roamed the province and commodity prices soared at will.

The best analytic minds we know insist the future for Alberta's energy industry is bright—that commodity prices will indeed rebound, and then some. And that our unique geo-political location all but ensures our future economic well being.

That's what we all want to believe. But what if the events of the past 10 weeks are not the perfect storm to blow across our path? What if the oil and gas industry doesn't bounce back the way the soothsayers say? In other words what if our economic future turns out to look more like 2002 than 2007—year in and year out?

At the very least, we'll need an attitude adjustment that might prove easier said than done¹³.

Ce qui ressort de ces extraits exprime clairement la croyance ébranlée face à ce que nous appellerons pour l'instant le discours prédictif économique et pétrolier qui, quelle que soit sa source, joue traditionnellement pour l'industrie le rôle d'oracle incontournable dessinant le paysage plus ou moins assuré du court, moyen et long terme pétrolier. Si on mentionne toujours la foi en une conception cyclique de l'économie, conception hégémonique dans le discours social de l'Alberta, dont l'histoire n'a pu que se nourrir de ces cycles, cette foi se module maintenant sous la tonalité plus assourdie de l'espoir assailli par un doute croissant. Le ton assuré habituel à ce type de chronique abandonne le domaine du savoir où il pouvait inlassablement ressasser la certitude des conjonctures, une chose menant à l'autre dans l'organisation rassurante d'un récit qui ne saurait décevoir. On passe ici à un retour inquiet sur l'hypothèse de ce récit toujours accepté comme savoir, mais qui est maintenant recadré comme croyance privée de certitude : « we all want to believe ». D'autres possibles ne correspondant pas au scénario promis sont maintenant évoqués et qui ne sont pas sans susciter une désorientation majeure. Frank en vient à admettre que l'affrontement de ces éventualités sur le point de se réaliser et qui correspondraient globalement à l'implosion économique de l'Alberta exige une capacité de rationalisation qui reste pour l'instant fort lacunaire. La réaction de panique à la crise se traduit bien dans ce double mouvement de conscience de la nécessité d'un réajustement face à la perte des repères, mais la conscience aussi d'un déficit d'imagination et de savoir pour la compenser dans la réalisation même que les « savoirs » précédents n'avaient pas l'infailibilité qu'on leur accordait. Ce que Frank évoque est bien de l'ordre d'un « scénario de l'inacceptable¹⁴ » (à sa mesure, convenons-en) qu'il soupçonne être en demeure de devoir accepter tout en pressentant qu'il s'agit là d'une adaptation malaisée parce que rien ne vient plus même baliser maintenant les formes que devrait prendre cette adaptation.

Pour illustrer enfin une dernière forme de réaction de panique à la chute des prix, nous examinerons la chronique de Frank publiée deux jours plus tard, soit le 21 novembre 2008, où la baisse des prix avait franchi le « seuil psychologique » (autre expression riche de promesses herméneutiques, s'il en est) des 50 \$. À lui seul, le titre était programmatique de l'éthos du rédacteur économique : « We are in free fall now », mais le texte présentait des formes d'ébranlement tout aussi éloquents :

Batten down the hatches, gang, we're in free fall.

And now that oil prices have slammed through the \$50 US mark—they fell another seven per cent to close at 49.62 Thursday, their lowest point since 2005—all bets are off as to where we're going to land.

Suffice to say, it is not going to be a soft landing either.

If you are keeping tabs, oil prices have fallen about \$100 a barrel, in a little over four months, or since the middle of July when they topped \$147.

That might explain the sick feeling in the pit of your stomach. Of course, the ongoing carnage being visited on local energy stocks, which continue to be decimated by the market's negative response to sliding oil prices and questions about companies' abilities to operate successfully as a result of the global financial crisis, isn't going to help you sleep easier, either.

What has become readily apparent is that nobody knows. As Michael Wittner, head of the Société Générale, told Reuters, the de-leverage taking place in global markets is making it all but impossible to call a bottom price in oil.

That's technical talk for nobody knows [...]

About the only thing we do know is that it's probably not the "speculators" who are to blame. You might recall that when oil was racing towards the \$150 mark last summer, nobody seemed to know exactly what was driving prices upward at

a time when everyone—including global producers—wanted them to stop climbing [...]

Now, prices are going the other way, and again, nobody seems to know why.

Ironically it wasn't all that long ago the consensus among prognosticators was for prices to firm up between \$90 and \$95 through year end and then move back above \$100 when the worst of the global financial crisis has passed.

Then the magic number fell to \$80. Then \$75.

There was a lot of *emotional energy* expended as we approached the \$60 mark. OPEC officials, for example, insisted that they would support that price (as coincidentally they promised to support \$90 oil) proving as we have said repeatedly that the cartel has no sway over prices no matter how much oil it promises to pump, or as the case may be, to not pump. [...]

That oil prices—the *emotional touchstone of the industry*—are in free fall doesn't help¹⁵. (nous soulignons)

Le style indéniablement populiste du chroniqueur s'adaptant à ce qu'il estime être les réactions de son lectorat à l'accentuation de la crise, rend difficile à démêler ce qui dans son discours relève du spectacle, voire d'une hystérie feinte, comme on peut le noter dans la métaphorisation des réactions générales prenant l'allure de pathologies. Cette mise en spectacle n'est pas sans procurer, et au destinataire et au destinataire, cette forme subreptice, mais bien connue, de jouissance clandestine devant la catastrophe quand on n'a pas encore bien mesuré de quelle façon elle peut nous atteindre. Cet indéniable plaisir à être témoin du malheur, relevable dans tous les discours de crise, suggère que l'on n'en est encore que justement le témoin. Cependant, lorsque le désastre englobe le témoin et lui indique qu'il n'est pas immunisé face à l'effondrement général, la gravité même du cataclysme devenu global sert d'alibi à un sentiment de fatalité collective qui exclurait la nécessité d'une action. Une telle conception de la crise fait l'économie d'une culpabilisation individuelle, d'autant plus que

Frank insiste dans son texte sur son aspect « inconnaissable » en flagrante contradiction avec les prévisions rassurantes des instances insistant sur une conjuration rapide de la chute des prix, ces « best analytic minds » qu'il mentionnait dans le texte précédent.

Car ce que le texte fataliste de Frank exprime avec une théâtralité accessible à ses lecteurs, c'est aussi le sentiment dramatisé d'une déception totale face aux discours de prédiction des prix du pétrole, qui ont logiquement un impact sur les facteurs potentiels présidant à l'exploitation pétrolière. Il est vrai que ces divers effets sont très souvent de nature autoréalisante, mais n'en restent pas moins empiriquement constatables et mécaniquement prévisibles, du moins dans le court terme. Le sentiment de s'être trompé autant que d'être trompé vient de la conscience d'avoir de plein gré et fort rationnellement embrassé un discours toujours considéré comme rationnel, mais qui se révèle soudainement à l'encontre de ce qui se manifeste dans le réel, le sentiment d'un abus de confiance étant toutefois atténué par la conscience d'une ignorance partagée maintenant par tous. Cette dernière précision est importante : car Frank n'en est pas à proprement accuser les auteurs de prédictions rassurantes, il ne fait que constater leur faillibilité, alarmante et vertigineuse par les horizons qu'elle soulève, constat qui rend compte de ce fatalisme singulier qui est la marque programmatique de son texte.

LA QUESTION DES FUTURS

La liste des réactions à la chute des cours du brut en cette période 2008–09 ne s'arrête pas ici, tant s'en faut, mais telles que décrites, elles peuvent donner une bonne idée de leur manifestation dans le discours social albertain et de leur prégnance comme objet central dans les préoccupations de cette société. En quelques mois, la province la plus riche du Canada allait devenir celle où le taux de chômage allait être le plus accéléré : proportionnellement parlant, la chute économique de l'Alberta se révélait à la mesure de son ascension des années précédentes.

Dans un tel contexte de sensibilité socio-économique aiguë aux variations des prix du pétrole (qui restent toujours la base d'un discours explicatif des crises cycliques vécues par la province), on voit mieux comment, en période de boom comme en période de crise, la question des projections des prix du brut et des coûts généraux de l'énergie—à la hausse ou en baisse—devient fondamentale pour l'orientation du développement de l'Alberta. À la lumière de la crise économique de 2008–09, cette question des prédictions du cours de l'économie prenait une signification singulière, surtout dans la prise de conscience stupéfaite de leur mise en défaut radicale et de la désorientation générale qui en résulta.

Dans l'esprit du présent ouvrage, la question de la prédiction des cours du pétrole doit être rattachée au champ plus général des discours sur l'énergie, dans la mesure où la communauté albertaine a un besoin essentiel de ces projections pour « voir » son avenir, aussi incertaines ces prédictions puissent-elles être. De fait, plus nous avançons dans ce siècle, plus on peut noter dans le champ très large du discours social occidental la montée des discours de prédictions générales¹⁶, dont l'environnement reste bien sûr l'objet privilégié auquel viennent se greffer les angoisses de moins en moins répressibles au sujet du caractère fini des ressources de la planète et de sa capacité à soutenir sa population. Ces prédictions peuvent prendre plusieurs formes, de la prospective à la prophétie, comme elles peuvent prendre le couvert de la fiction utopique ou dystopique. Elles cherchent en général à trouver une légitimisation en extrapolant sur le discours scientifique, qui lui-même se voit ainsi tiré à hue et à dia dans les médias en servant à l'argumentation des positions diverses et parfois opposées, comme en fait foi le discours médiatique actuel sur le réchauffement global ou sur le pic de Hubbert sur le pétrole. Elles sont pour la plupart non falsifiables, en ce que par nature leur véracité appartient à l'avenir et que seul l'avenir peut littéralement les prouver vraies ou fausses, sauf dans les cas manifestes où ces prédictions sont déjà scientifiquement vérifiables, et dès lors ne font plus partie des possibles du futur mais de ses certitudes. Ces prédictions peuvent assurer dans le discours social une position hégémonique, dans des cas où, une fois encore, les prémisses à la situation projetée sont indubitablement observables, telle la désertification

de l'Afrique ou l'explosion démographique en Asie, et dès lors sont jugées comme étant de l'ordre du vraisemblable, voire du probable. La prédiction trouve en fait son hégémonie dans son acceptabilité générale, du moins à un premier niveau. Plus précisément, comme l'indique Marc Angenot, on pourrait comprendre la position hégémonique de certaines prédictions comme

ne correspond[ant] pas à une idéologie dominante mais (ce vocabulaire est inadéquat) à une dominance dans le jeu des idéologies. Dans l'hégémonie, il entre des intérêts d'appareil, de traditions (car l'hégémonie est toujours un moment de réadaptation d'un état hégémonique antérieur) des positions acquises et défendues, de la « paresse » intellectuelle et des besoins de *convivialité doxiques*¹⁷. (nous soulignons)

De même, une prédiction peut être affligée d'un caractère hétéronomique, donc considérée comme marginale ou périphérique, dans la mesure où, quoiqu'elle puisse se révéler après mûre réflexion tout aussi bien de l'ordre du vraisemblable, elle pose la probabilité d'une situation dotée d'un caractère insoutenable pour ceux qui habitent le présent. Ainsi, telles sont la possibilité posée d'un renversement radical des pouvoirs Nord-Sud ou Est-Ouest, ou de la réduction draconienne et obligatoire du niveau de vie et de dépenses énergétiques telle que cette réduction fut posée par les penseurs du mouvement de décroissance, avec à leur tête le philosophe André Gorz, ou encore d'une catastrophe technologique majeure (nucléaire ou pétrolière) comme celles envisagées par Jean-Pierre Dupuy¹⁸. On voit que de telles prédictions, pour autant qu'elles puissent appartenir à l'univers des possibles, n'activent pas aisément ce phénomène de « convivialité doxique » dont parle Angenot, d'autant plus que leur reconfiguration mentale exigerait de se départir de la « paresse intellectuelle » ci-dessus mentionnée. En fait, certaines prédictions hétéronomes, lorsqu'elles sont reçues comme telle par les milieux politiques ou industriels qui exercent les véritables pouvoirs, sont marquées d'une irrecevabilité telle qu'elles prennent le statut de ce que Marc Angenot a désigné comme étant les

tabous discursifs¹⁹. Le simple rappel énonciatif de prédictions considérées comme source d'inconfort ou de malaise peut susciter une hostilité indignée qui donne la mesure de l'angoisse créée par le seul soupçon que ce type de prédiction puisse se réaliser. Tel est tout particulièrement le sort actuel des prédictions sur la nécessité d'en arriver à une décroissance drastique en Alberta et au Canada. On ne s'en étonnera guère.

On pourrait analyser bien sûr plus longuement la nature de ces prédictions, mais ces quelques remarques préliminaires ne visent en fait qu'à nous permettre d'envisager le fonctionnement de ce que l'on pourrait appeler le marché discursif des prédictions, économiques, environnementales, énergétiques ou autres, leur mise en circulation dans le discours social, leurs usages, leurs fonctions, comme leurs destinataires et leurs destinataires, c'est-à-dire ceux qui assurent le travail discursif permettant de faire circuler projections, prévisions et prophéties.

LES DISCOURS SUR L'AVENIR : MARCHÉS, ÉNONCIATEURS ET USAGES

En une telle période de désarroi économique, on conçoit que les discours prévisionnels et prospectifs jouissent d'une forte demande, indépendamment de leur validation plutôt incertaine par les événements. Dès lors, comme dans toute situation de marché, il se trouve bien entendu de nombreux fournisseurs énonciatifs à une telle demande, créant eux aussi un marché interne homologue à celui plus large des discours sur le pétrole albertain et sur les ressources énergétiques canadiennes.

C'est ce marché singulier des discours de prévision et de projection des prix du brut que nous allons maintenant examiner d'un peu plus près. Cette période d'ébranlement des certitudes albertaines concernant leurs ressources en énergie se pose comme le révélateur imprévu mais logique de l'importance essentielle et toujours croissante que la collectivité nord-américaine accorde à ces énoncés des possibles, présentés selon des degrés variables de certitude et d'autorité et reçus aussi à des niveaux variés

de légitimation et de crédibilité. Mais la montée de ces discours, aussi opportunistes peuvent-ils souvent paraître, exige maintenant que nous les considérons comme un phénomène discursif à part entière, jouant un rôle devenu essentiel à l'évolution de l'industrie pétrolière albertaine tout autant que canadienne.

La question d'un marché des discours prédictifs au sujet des prix du pétrole pose d'emblée la question de leurs énonciateurs, car ce sont ceux-ci qui, dans un mouvement dont nous ne nierons pas la circularité, établissent le cours propre de leur discours et leur réception au sein de ce marché mouvant. La production des discours de prévisions assimilables à des projections prospectivistes en est arrivée à un point où il serait grand temps d'établir la structure précise de ce champ particulier qui est constitué par les ouvrages de prédiction de l'avenir environnemental et énergétique, et ce, tant dans le monde anglophone ou francophone de la « recherche ». Un tel projet aurait pour objet déterminé ce que nous pouvons constituer maintenant comme le champ des littératures de l'énergie-environnement, et suivrait le modèle de la socioanalyse bourdieusienne. Il n'appartient pas au strict cadre de la présente étude, mais il n'en serait pas moins fort utile pour déterminer avec plus de précision le cours particulier de tel ou tel destinataire de ces discours dont la réception est justement redevable de la position singulière de leur auteur dans le champ.

Même à l'état d'esquisse, cette éventuelle étude qui, suivant le modèle proposé par Bourdieu au sujet de l'Homo Academicus pourrait s'intituler *Homo petraoleus vaticinans*, n'en autorise pas moins à distinguer au sein de cette collectivité particulière au moins deux catégories d'auteurs se livrant à de telles projections sur l'avenir des ressources énergétiques en général et sur les prix du pétrole en particulier. Ces deux catégories minimales ne sont pas mutuellement exclusives, et le même agent producteur de discours peut fort bien chevaucher ces catégories selon la nature des propos qu'il fait circuler et selon les stratégies de légitimation discursive auxquelles il choisit d'avoir recours. D'autre part, il se trouve des cas où, selon son allégeance professionnelle et intellectuelle, un énonciateur refusera (ou se verra refuser) la possibilité de circuler d'une position à l'autre, soumis en cela aux règles, peut-être mouvantes mais assurées, de l'hégémonie. Comme

nous l'avons précisé précédemment, il y a des prédictions hégémoniques et des prédictions hétéronomiques, et il y a des auteurs dont les discours sont réquisitionnés par ce principe de dominance qu'est l'hégémonie et d'autres auteurs dont le type de projections ne sauraient correspondre aux critères dominants d'acceptabilité. Précisons que cette dernière remarque pose, dans une logique encore une fois toute bourdieusienne, la question de l'objectivisation même du sujet évaluant ce champ, ce qui risque pour l'instant d'être simplement l'auteur du présent ouvrage.

L'économiste français Bernard Maris²⁰ s'est penché sur cette question de la légitimation des discours économiques, concept dont on n'a aucune difficulté à mesurer l'importance quand il s'agit de projections sur l'avenir dans le milieu de l'industrie pétrolière. Ainsi, à l'intérieur de ce qu'il englobe comme le groupe général des experts-économistes, il désigne les deux catégories dont nous parlions plus haut selon les classes des *savants* et celle des *experts non-savants*.

Le savant, en termes plus bourdieusien et qui ne sont pas exactement ceux qui sont privilégiés par Maris, est d'abord celui qui, issu du milieu de la recherche universitaire ou du moins institutionnelle, se doit d'avoir d'abord des comptes continuels à rendre à ses pairs par le biais de publications spécialisées et arbitrées.

Chaque proposition émise par le savant doit découler des avancées précédentes dans son domaine d'étude et doit en tenir compte; s'il se croit justifié de ne pas en tenir compte, il est toujours sommé d'expliquer pourquoi. Le discours du savant, en économie comme ailleurs, doit porter en lui toute la recherche précédente comme la capacité de la mettre à l'épreuve de ses nouvelles théories et hypothèses. Ce qui exige, on le conçoit, un investissement considérable de temps en termes d'investigation, de vérification et de définition de ses vocables, autre obligation dont l'effet est surtout compris sous l'entendement péjoratif de *jargon* pour le public général, pour lequel, n'ayant pas la formation nécessaire, toutes ces précautions relèvent de l'inaccessible, donc de l'invérifiable. Tout cela impose bien sûr la prudence et la caution pour celui qui sait qu'il ne peut rien avancer que ce qu'il peut argumenter en demeurant dans les règles strictes de la logique et de l'empirisme. À cet égard, on peut dire que la

science du savant se doit d'être à la fois sûre mais aussi consciente de ses incertitudes et de la nécessité de ne pas trop s'aventurer dans le domaine de la contingence lorsque ses instruments ne sauraient en mesurer les risques avec un degré satisfaisant de prévisibilité.

Maris est un peu plus cynique, lorsqu'il décrit le produit de la sollicitation par la presse des savants et de leurs discours :

Leurs propos se réduisent à quelques conseils normatifs du genre « il faut un peu plus de marché et de flexibilité ». Ces conseils, plus qu'une volonté apologétique, montrent plutôt la difficulté de passer du discours académique au discours vulgarisé. En fait, toute leur expression est « contrainte » par le substrat savant et formel destiné à d'autres lieux. La naïveté des propos tenus marque la quasi-impossibilité, pour eux, de passer d'une langue « réservée » à une langue normale²¹.

Mais la simplicité embarrassée des économistes savants tient également aussi, on le conçoit, à l'obligation de présenter, non seulement en termes assimilables, mais aussi en temps assimilable, leurs réflexions sur telle ou telle manifestation économique, temps que ni leurs destinataires, et encore moins les médias, ne sauraient leur accorder. La nécessité de précaution se traduit donc par une généralité de propos qui ne commettent rien et prévoient très large, et ce, avec un sentiment d'énonciation malaisée devant l'impression confuse de trahir la nécessité d'une certaine rigueur intellectuelle : peu de véritables savants en fait passent avec succès les feux de la rampe.

Il en va par contre autrement avec ce que Maris décrit avec sévérité comme les « experts non-savants » :

[...] les experts non-savants (économistes d'entreprises, prévisionnistes, experts auprès des banques, des sociétés de Bourse, parfois hommes d'affaires). Ils ont beaucoup plus de facilité et ont une créativité étonnante concernant la langue économique, n'hésitant pas à fabriquer des néologismes.

L'expression « nouvelle économie » par exemple a été fabriquée par les médias et les experts non-savants, avant que les savants ne s'y intéressent à leur tour, pour montrer que la « nouvelle économie » était tout simplement de l'économie (Arthus, 2001). Les experts non-savants utilisent les concepts de l'économie traditionnelle de manière tout à fait approximative. C'est pourquoi ils ont la « *créativité des sous-usagers* » (Hagège, 2000, p. 120). L'expert non-savant n'a d'autorité que celle que lui donnent les médias. Il n'est que lire la presse spécialisée [...] pour découvrir le caractère purement incantatoire et en général grotesque de ces « avis d'experts » que l'on peut résumer en un : demain il fera beau, à moins qu'il ne pleuve, mais parions qu'il fera beau. Le fait que n'importe qui puisse s'affubler du titre d'expert économiste suffit à discréditer une « science ».

Mais l'économie experte, où tout le monde peut apporter sa pierre plus ou moins fautive, n'est pas une menace pour l'économie savante drapée dans sa rigueur et son invérifiabilité (*pour le non-savant, s'entend*²²). Personne ne peut pérorer sur la terre centre du monde, mais quiconque peut expliquer la chute de la Bourse ou sa hausse vertigineuse et les plus savants, évidemment, se sont aventurés à prédire la croissance éternelle des valeurs, comme Irving Fisher en 1929 ou Patrick Arthus en 2000 [...] : mais ce n'est plus le savant qui parle, c'est l'expert²³.

Cette distinction de discours d'usage et d'énonciateur, facilement relevable pour un lecteur tant soit peu attentif qui aurait en sus pris la peine de rassembler un solide corpus de ces déclarations prédictivistes aux court, moyen et long termes, ne s'en perd pas moins dans la masse de ce qui circule dans les médias au sujet des futurs de l'économie et de l'énergie. Confusion d'autant plus aisée que, comme l'indique Maris, un certain nombre de savants n'hésitent pas à jouer de la légitimation que leur confère leur statut de chercheurs reconnus par leurs pairs pour se faire experts au gré des conjonctures ponctuelles et au gré des sollicitations médiatiques variées²⁴, lesquelles en arrivent à être de plus en plus considérées comme

des accomplissements dans les dossiers d'évaluation universitaire aux fins de promotion. Il y en aurait long d'ailleurs à dire à ce sujet de la « médiatisation professorale », mais nous laisserons, une fois de plus, ce champ à l'observation circonspecte d'un disciple de Pierre Bourdieu. Inversement, des experts toujours/déjà médiatisés, car faisant une carrière avant tout médiatique, vont recourir à l'appui plus ou moins direct et explicite de chercheurs universitaires afin de bénéficier du potentiel de légitimation dans le discours public que leur procure une telle association. Dans ce type d'exogamies, parfois surprenantes²⁵, voire spectaculaires, mais toujours intéressantes du simple point de vue de l'analyse de ces champs spécifiques que sont les littératures environnementalistes et économique-énergétiques, on pourrait supposer que le savant y trouve son compte. Ce type d'association avec l'expert non-savant offre l'occasion pour lui de faire circuler le résultat de ses recherches et observations chez un lectorat plus élargi, tout particulièrement quand ces résultats préconisent des prises d'actions politiques ou des réajustements comportementaux qui devraient potentiellement décider de quelque futur plus souhaitable parmi les possibles qui s'offrent. On voit sans peine que c'est le cas électif ici des prédictions économiques et énergétiques.

On conçoit alors comment le champ formé par les prédictions discursives crée aussi une estrade qui signale plus avant la visibilité de tel ou tel agent, des savants légitimés dans le milieu universitaire (chercheurs, professeurs, administrateurs des *business schools*) qui seront peu réticents à se lancer dans le jeu, peut-être parce qu'il est plus stratégique pour eux de signaler leur potentiel prophétique au moment précis de la crise, et donc leur utilité immédiate pour le bien public. Cette avancée plus franche dans le domaine de la prédiction est davantage le fait d'économistes plus ou moins purs qui bénéficient d'emblée d'une autorité dans le monde des affaires ou qui veulent se doter de cette autorité. Ainsi jouiront-ils d'une certaine légitimisation pour circuler plus avant dans le champ moins spécialisé de la finance et des grands réseaux d'influence de l'industrie pétrolière.

Donnons ici un exemple de ces tournures spécifiques qu'adopte la prédiction de l'économiste-savant glissant vers un statut hétérogène

auquel il semble pourtant aspirer, celui de l'expert non-savant, et essayant de jouer sur les deux tableaux. Nous nous pencherons brièvement sur un communiqué publié sur le site Web de notre université, le 3 octobre 2008, alors que le prix du pétrole allait baisser sous la barre des 100 \$ le baril, autre *seuil psychologique* significatif. La page Web de UToday publiait donc les interventions de deux professeurs de Haskayne Business School, Philip Verleger et Bob Schulz, interventions qui étaient présentées en réponse au titre de l'éditorial de notre organe universitaire : « Are oil prices poised to plummet ? »

Nous donnons ici l'essentiel des propos des deux universitaires :

Verleger: A serious recession, combined with financial problems and problems at OPEC could send prices plummeting [...] When the price of oil drops, people start shutting in reserves. But they don't shut in immediately. And unless OPEC cuts production, it could go significantly lower. It could go well below \$50 a barrel.

Verleger says the current situation in the U.S. has been triggered by the decline of housing, where prices are falling by about 10 percent per year in many regions. And it creates a downward spiral.

“Banks, observing the decline in prices impose stringent lending requirements, thus adding to downward pressures in prices” he says²⁶.

Schulz: People in Calgary are affected by the money markets through the stock that they hold, so if the stocks in the U.S. go down, that will impact local investors. To a certain extent it will impact the Canadian market because some people will have to sell their shares because of margin calls.

Schulz says the bigger issue remains what it will do to oil and natural gas markets.

If there is a worldwide recession, then the demand for oil goes down and the price of oil goes down with it.

He says that the key will be whether the spreading financial crisis impacts the burgeoning markets of China and India.

“If there is a domino effect from the U.S. economy to the Chinese and Indian economy, then that would reduce demand and likely cause a drop in the price of oil, probably down to about \$70 a barrel²⁷.”

Certes, ce n'est pas exactement un cas de « Voilà pourquoi votre fille est muette », car en fait la prédiction passe d'abord par le constat de l'évidence consensuelle en établissant un diagnostic que le grand public était aussi capable de faire, surtout en ce qui avait trait à la chaîne des causalités. On a donc ici plutôt un cas patent de « convivialité doxique » où aucun risque n'est pris dans l'établissement des causes de la situation que tous peuvent identifier de la même façon. Mais la position de l'expert et sa valeur dans le champ des prévisions se marquent dès qu'il évoque un nombre, ce fameux prix du pétrole qui est l'indicateur le plus attendu du public, lequel exige cette spécification, et c'est vraiment sur ce point que l'auteur de la prédiction joue son va-tout. Un chiffre trop conservateur, et dans les limites du vraisemblable, et la prophétie perd de son impact, car elle s'inscrit dans une orientation qui découle de l'ordre naturel des choses, elle n'est plus une prédiction, mais le terme d'un enchaînement causal et elle perd ainsi de son mérite « magique ». L'expert trop prudent est redevenu comptable, et perd de son prestige dans le champ. Le 70 \$ de Schulz était du moins logique et dans l'ordre du plausible, dans le paysage de chute générale des prix, tout en se signalant bien sûr comme une perspective peu réjouissante mais qui n'en conservait pas moins une plausibilité acceptable²⁸.

Le 50 \$ de Verleger est, dans l'ordre du champ des prédictions, beaucoup plus percutant, formidable, dévastateur, mais potentiellement le plus rentable, par l'audacité même qu'il inscrit comme horizon possible. Si nous admettons que les deux économistes ont dû se livrer à des calculs précis et avoir recours à des formules mathématiques pour en arriver à leurs conclusions, les nombres fixés auraient dû être en toute logique beaucoup plus rapprochés. Mais nous avancerons aussi que les prix annoncés ont pu être arrêtés de façon plus ou moins aléatoire, selon les requêtes des médias,

auquel cas nous conclurons effectivement à un très précis *effet de champs des prophéties pétrolières* qui cherchent ici à se positionner les unes par rapport aux autres.

Une baisse aussi majeure ainsi prédite s'avérait un enjeu risqué en cas de non-réalisation, et elle aurait pu porter atteinte à la crédibilité de l'économiste en se voyant qualifiée elle aussi de purement aléatoire. D'un autre côté, le risque était à la hauteur du rendement symbolique susceptible d'être obtenu en cas de réalisation de la prédiction, aussi peu vraisemblable a-t-elle pu paraître. Mais plus précisément parce qu'elle était invraisemblable, une telle réalisation aurait consolidé davantage la position de l'expert pouvant ainsi prétendre à dominer le champ. La réalisation d'une prédiction à première vue improbable fait appel à l'ordre supérieur d'un savoir qui échappe au commun des mortels, lui conférant la dimension d'une voyance et assimilant son énonciation à une véritable « théodicée » qui transforme toute référence à son énonciateur comme un incontournable argument d'autorité. Cet argument sera alors effectivement recyclé dans l'ensemble synchronique des discours pétroliers, jusqu'à la prochaine validation d'une prédiction encore plus radicale avec une éventuelle promotion comme position dominante dans le champ prophétique qui l'accompagne.

Il est vrai que le 7 septembre 2008, un mois avant la prédiction du prix du brut à 50 \$, ce même Verleger avait annoncé un baril à 70 \$, alors que le prix du brut avait clôturé à 106 \$ le 5 septembre, en chute de 40 \$ depuis son pic de juillet 2008. Ici, les gros titres du *Calgary Herald* traduisaient pleinement le rôle de démiurge qui lui était attribué, tout en prenant note de la façon dont les antécédents « prédictifs » de Verleger sont donnés :

Where oil is headed, according to Philip Verleger: U of C analyst says we're going back to \$70 crude.

Philip Verleger, Jr., who joined the faculty of the U of C's Haskayne Business School this week told a Calgary audience he believes \$150 US oil was totally "preventable" in the context of misguided government decisions that contributed to oil's meteoric rise.

Consequently, oil prices are headed to a “\$50 to \$70 world” for the foreseeable future.

“I think we’ve turned and we’ve turned because the global economy is slowing down” he said in an interview. “We should never have gone much above \$70 and we’re going back there....”

Verleger, who has advised several presidents, including Jimmy Carter, has a long track record of assuaging paradigm shifts in the petroleum industry.

When oil was \$35, he predicted it would climb to \$60. Then he correctly predicted \$150.

At the time he blamed bad luck and incredible inattention to market details by certain officials [...]

“When I said we could hit \$200 in early April, I was talking about it with all these policy mistakes,” Verleger said. “Someday we’ll have \$200 oil, I’m sure, but not so soon²⁹.”

Ces précédentes prédictions soulignent encore mieux le statut privilégié de l’activité prédictive tout en dégageant simultanément sa dimension stratégique. Les prévisions de Verleger sont considérées comme des décrets parce qu’elles ont été validées par les événements : il a donc fait ses preuves. Mais si on examine un peu plus attentivement le contexte de la prédiction (surtout vers la chute des prix), on s’aperçoit vite que la prédiction va dans le sens de la tendance. Elle suit le mouvement déjà amorcé de la baisse ou de la hausse qu’elle confirme en lui fixant tout simplement un horizon « ferme » plus ou moins hardi, dont l’audace fait partie de ce que nous pourrions nommer le spectacle prophétique qui transforme comme tel une simple étude de la tendance, aidé en cela par l’expérience professionnelle. Cette particularité est encore plus patente si on considère que le 12 novembre 2008, semaine où le brut allait clôturer à 65 \$US, Verleger, recueillant la même audience, allait maintenant évoquer l’éventualité d’un baril dans les vingt dollars.

I think probably in the first quarter the average price will be below \$50, it is possible if this recession is as bad as it is

beginning to look, it could be a lot lower than that” he said.
“We could be in the twenties.”

On a year-over-year basis, GDP being down three or four per cent in the fourth quarter will lead to much lower oil consumption both in the United States and the rest of the world³⁰.

Ici, le réajustement à la baisse joue sur l’interface entre l’activité prophétique qui doit continuer à s’exercer afin de ne pas perdre son capital symbolique de discours démiurgique que rien ne doit faire taire et l’irruption du principe de réalité. On observe indéniablement dans ce dernier contexte une accélération vers la baisse, sinon l’effondrement des cours, pour des raisons incontestables même pour le profane, si toutefois on s’entend pour considérer la règle de l’offre et la demande comme une explication linéaire et englobante des fluctuations du marché. Dans ce cas-ci, la prédiction, se basant sur l’évidence, n’en doit pas moins tâcher de la devancer en en poussant le plus loin possible les implications qui ne réalisèrent pas dans le cas qui nous occupe. À cet égard, l’endossement du risque peut donc inversement se solder par une démotion de la position dans le champ, la prédiction dans sa prise en compte du réel, ayant trop voulu en surpasser les manifestations plausibles dans une tentative supplémentaire de hausser son observation de l’observable au niveau d’une parole infaillible et donc quasi sacrée.

Le recours à ce petit exemple vise surtout à démontrer l’existence d’un véritable champ institutionnalisé de la prophétie. Nous n’avons voulu qu’examiner la dynamique particulière sous-tendant l’activité de prévision pétrolière de la part des économistes savants dès qu’elle est médiatisée en ce qu’elle illustre bien son statut singulier dans les discours de l’énergie. Elle trouve à la fois sa genèse explicative dans la poursuite logique de l’évidence et son prestige dans le pari demeuré mystérieux du chiffre précis et magique, à qui est demandé d’évoquer le destin flou des activités pétrolières.

Si l'économiste-chercheur peut encore maintenir un équilibre délicat entre prophétie, prédiction et plausibilité, et tirer son épingle du jeu au sein de l'institution en conservant ce même statut entre divers modes de légitimation réciproques, il faut maintenant tenir compte du dernier avatar des prédicateurs du pétrole, qui relève plus distinctement de la catégorie du prophète selon l'entendement général du terme. Le prophète pétrolier se caractérise par le fait qu'il se livre à fond, et sans la précaution et la caution scientifiques, à l'activité de prévoir, de projeter, d'annoncer et de prophétiser, dans un mouvement dont l'ampleur médiatique génère, justifie et légitime son discours. Et cette réponse médiatique n'est possible que parce que le prophète a justement laissé loin derrière lui l'obligation d'inclure les présupposés nécessaires à son argumentation, pouvant aller dans toutes les directions imaginables selon de multiples acrobaties logiques qui ne peuvent que laisser le grand public, destinataire préinscrit dans ces discours, parfois choqué, mais toujours admirateur. Nous aurons ici reconnu l'espèce singulière de l'expert non-savant, telle que définie par Bernard Maris, pour lequel les prophéties pétrolières en particulier et les prophéties sur les questions énergétiques en général sont un terrain d'élection pour la construction de leur image de « connaisseurs » en la matière.

Le monde de la publication canadienne et québécoise dans le domaine de l'énergie compte un certain nombre de ces experts, que nous distinguerons des authentiques prospectivistes qui pratiquent la science des projections et des scénarios avec une rigueur justement scientifique. Cette rigueur se manifeste, entre autres, par la capacité à envisager la possibilité d'événements aléatoires comme perturbateurs des modèles projetés et par la faculté de pouvoir développer, pour ces mêmes modèles, l'inclusion de multiples effets systémiques qui ont le potentiel de se modifier réciproquement. Le prospectiviste est ainsi tenu de rendre compte de facteurs complexes qui produisent une image nécessairement fragmentée et mouvante des futurs envisagés. Ainsi, les prédictions sur le réchauffement global présentent le terrain typique de ces coefficients de variabilité qui obligent le scientifique à aller au-delà du strict « effet-chaaleur » dans l'établissement de ses projections. Mais l'expert n'a pas,

comme le scientifique, de comptes à rendre à sa communauté de pairs, si ce n'est que sous le régime de la polémique, résultat qui par ailleurs n'est pas nécessairement évité de sa part puisque ce genre de débat est un facteur pouvant favoriser les cotes d'écoute et les ventes de ce qui de toute façon est rédigé avec l'objectif obligé de devenir un best-seller, risque rarement encouru par un ouvrage véritablement scientifique.

Puisque notre réflexion aborde le domaine de la rentabilité et que l'avenir, *a fortiori* l'avenir pétrolier, se vend bien, on voit sans peine comment la prédiction pétrolière, qui est un facteur de légitimation non négligeable pour le savant, s'inscrit comme un domaine d'élection pour l'expert. Celui-ci, comme nous le rappelle Maris, est doté de ce sens de la formule qui permet de synthétiser et de rendre accessibles les difficultés conceptuelles les plus résistantes. Il jouit aussi de cette créativité narratrice qui est exprimée dans sa capacité à récupérer les récits divers pour les ériger en *exemplum* éloquent aux fins d'une argumentation circulaire basée sur l'analogie qui s'ajoute à sa faculté cognitive de sauter immédiatement à la conclusion d'une problématique en faisant l'économie d'une démonstration par trop ardue. Mentionnons également cette obsession de sa propre persona qui se traduit par des interventions massives du narrateur et de ses idéologies, et le tout couronné de cette aisance sous les feux de la rampe promotionnelle qui convainc sans peine le grand public de la nature remarquable et exclusive de la prophétie³¹. Comme parfois de la séduction de son prophète.

Dans cette optique, si on en juge par la qualité des innombrables ouvrages d'experts non-savants sur les questions énergétiques au Canada ces dernières années et répondant au modèle pré-cité, nous avons à préciser que la plupart ne se comparent pas favorablement à certaines excellentes parutions de journalistes d'enquêtes réputés tels Andrew Nikiforuk ou William Marsden, qui ne prétendent pourtant pas au titre d'expert.

Ainsi, dans le contexte de la crise des prix du brut, était publié en mai 2009 le livre de l'économiste en chef de la banque CIBC, Jeff Rubin, volume immédiatement promu au rang de « bestseller », du moins en puissance. Intitulé *Why Your World Is About to Get a Whole Lot Smaller*³², l'ouvrage démontrait, au terme d'une analyse simplifiée des cycles des

prix du pétrole, la probabilité d'une hausse prochaine des cours du brut à 200 \$, voire plus élevée. Tenant compte des « cycles » économiques, des montées inflationnaires historiquement observables et surtout du fameux pic de Hubbert, qui d'ancienne hérésie fut intégré dans les discours des experts comme un facteur de moins en moins discutable, Rubin en venait à la conclusion d'une raréfaction rapprochée de l'offre pétrolière qui allait nécessairement causer un sérieux choc économique. La conséquence de ce choc était que les termes de la globalisation et des marchés internationaux ne pourraient plus être reconduits selon les paramètres que nous connaissons actuellement. De cette dernière observation, l'auteur en arrivait au bilan d'un monde futur rapetissé à la mesure d'une Amérique du Nord réduite à l'autosuffisance, sans toutefois qu'il puisse envisager directement la réalité d'une décroissance comme telle, conclusion qui demeure toujours une hétérodoxie chez les prédicateurs anglo-américains et anglo-canadiens. Suivant la logique de ses prévisions, Rubin envisageait quelques tensions sociales en ce qui a trait à l'immigration, par exemple, mais ne déployait pas ses réflexions jusqu'aux conséquences systémiques du réchauffement global sur les mouvements de populations, incluant la nôtre ou de l'implosion des anciennes puissances mondiales tels les États-Unis.

Quoi qu'il en soit, le tableau prophétique de Rubin, fort bien rendu par ses indéniables talents de vulgarisateur, ne doit somme toute que peu de choses à un don réel pour la prédiction ou pour la formule mathématique permettant d'anticiper les variations des coûts du brut. Comme le faisait remarquer Todd Hirsch :

Yet, Rubin's talk of peak oil and depleting supply isn't really new. In some ways most of this book has been written dozens of times already. No serious economist would deny the premise of "peak oil" or, at the very least, that "plateau oil" is upon us, save for the vested interests in the energy patch with share prices to protect³³.

L'auteur du compte-rendu, outre qu'il ne croit pas si bien dire en ce qui concerne les antécédents prospectifs sous-jacents aux prédictions de Rubin³⁴, repère avec beaucoup de justesse la dynamique présidant à ce que nous nommerons l'effet prophétique de l'expert. Cet effet favorise l'extrapolation de ce qui est déjà infailliblement prévisible, voire avéré, et le développement de la tendance amorcée en l'amplifiant par un tableau narratif où domine la séduction des formules-chocs à l'emporte-pièce. Les interventions idéologiques de l'auteur s'efforcent d'autre part de pas trop manquer à cet autre effet de « convivialité doxique » qui s'assure que, pour que la prophétie bénéficie d'une acceptabilité qui lui assurera une réception positive (et lucrative), elle aille dans le sens du discours social préexistant. Rien n'exprime mieux cette convivialité doxique que le compte-rendu du même ouvrage, cette fois par Deborah Yedlin, sous un titre éloquent, par son effet de lapalissade où l'évidence acceptée de tous est très littéralement présentée comme une révélation :

[...] The other piece of his analysis also makes a lot of sense. As a result of the high prices for crude, and the fact that 40 per cent of the world's oil is supplied by the Organization of Petroleum Exporting Countries, an enormous wealth transfer has taken place [. . .] from the western oil. The impact of the dollars flowing into the hands of those that are better at saving than those countries that comprise the OECD inevitably resulted in the huge amount of cash looking for a home. This drove down interest rates to historic lows and caused an underpricing of risk of historic proportions. And that's one of the reasons the financial sector as we knew it effectively self-destructed.

The reason for the dramatic rise in oil prices has to do with what *everyone seems to be writing* about these days—that the oil reserves are dwindling while consumption, particularly in the industrializing world, is rising³⁵. (nous soulignons)

L'effet de prophétie joue donc pleinement sur la chroniqueuse qui garantit le statut crédible de la prédiction, non pas du fait qu'elle soit d'une nature

inédite, mais plutôt par sa caractéristique de déjà circuler dans le discours social ambiant tout en bénéficiant d'une autorité nouvelle du fait qu'elle soit ré-énoncée par Rubin. Ce qui avait déjà été observé plutôt ironiquement par Hirsch est asserté très sérieusement par Yedlin qui, se soumettant à l'autorité énonciatrice de Rubin, confirme plus avant son statut dont nous serions tenté de dire qu'il est « évangélique ». Mieux encore, Yedlin avait déjà prédit, dans ses chroniques précédentes commentant la crise actuelle, la même hausse des prix du brut, dans un avenir indéterminé il est vrai, l'arrêt d'une date étant la pierre d'achoppement majeure des prédictions, ce qui peut vous faire ou défaire un prophète. Des textes comme « Oil surge a matter of when, not if³⁶ » ou « Crude's fall at odds with future crunch³⁷ » énumèrent en termes quasi identiques les facteurs qui, malgré la chute précipitée des prix, devaient logiquement à moyen terme ramener les cours du pétrole à un niveau plus appréciable, du moins dans la perspective albertaine. On cherchait ainsi à prévoir une demande accrue dans un contexte où les réserves manifesteraient de plus en plus leur finitude. Citons de nouveau :

The impact of tight supply, of course, will be to send prices soaring to the point where total energy expenses could make up as much as high as [sic] seven per cent of gross domestic product in the non-OECD countries, while the developed world stabilizes at five per cent³⁸.

Ce qui est une prévision plausible chez l'une devient prédiction sensationnalisée chez l'autre, l'effet de prophétie ne jouant apparemment pour les textes mêmes de Yedlin qui, comme Charles Frank, assume plutôt le rôle de coryphée du prophète, malgré ce qui nous semble un degré de compétence égale avec Hirsch en tant qu'expert non savant.

FONCTIONS DISCURSIVES DES PROPHÉTIES PÉTROLIÈRES

Il y aurait plus à dire sur l'expert-prophète du pétrole en tant que son statut révèle un état de champ particulier au sujet des discours de prédictions énergétiques. Mais le statut singulier du prophète pétrolier demeure l'indicateur de l'importance accordée à ses déclarations, ce qui a pour corollaire leur place centrale dans le marché général des discours. Les prophéties pétrolières assument des fonctions précises, tout particulièrement dans les climats de crises qui restent leur terrain privilégié. On attend tout d'elles et le potentiel de faillibilité s'inscrit comme l'aspect le plus déroutant pour les commentateurs qui constatent pourtant à répétition et avec un inlassable sens du scandale le caractère supposément imprévisible de la tourmente.

C'est donc à une tentative d'identification des fonctions du discours de prophétie pétrolière au sens large que nous nous livrerons ici afin de rendre compte du rôle central que ces prédictions jouent dans le paysage des discours divers sur le pétrole, qu'ils soient de nature strictement économique, politique ou sociale. Les prophéties répondent à des besoins déterminés imposant et demandant à la fois des réponses directes à telle ou telle situation perçue comme étant une « crise ». Nous proposons donc ainsi les fonctions suivantes propres aux prophéties pétrolières, particulièrement dans le contexte canadien, dont il faut également remarquer qu'elles se chevauchent souvent à l'intérieur d'un même acte énonciatif et existent de façon concomitante, l'une découlant souvent de l'autre, dans la logique même de leur rôle global.

Fonction légitimante : Nous avons plus ou moins explicité l'effet de positionnement dans le champ des discours pétroliers que procure la prédiction (surtout si elle est validée par la suite des événements) pour son énonciateur, ce qui explique l'« offre prophétique » de la part des divers acteurs, universitaires, chercheurs, savants et experts divers. Sous cet angle, parce que la forte médiatisation est pratiquement une condition *sine qua non* de la parole prophétique, elle a aussi une indéniable fonction

de valorisation de soi, qui est d'ailleurs manifeste dans le texte de Rubin³⁹. D'autre part, une prédiction ne sera reconnue comme telle que si elle est prononcée par un énonciateur bénéficiant déjà du statut de prophète, comme c'est le cas de Rubin, par opposition à celui de Yedlin qui assure plutôt la fonction de commentateur. Ainsi, il faut qu'un prophète ait fait ses preuves pour légitimer ses prophéties, d'où les fréquentes précisions sur les antécédents des prophètes dans les textes médiatiques qui accompagnent leurs déclarations. Inversement, cet effet de légitimation joue aussi sur le contenu de la prédiction, qui se voit ainsi doté d'un statut de régulation crédible de l'événement, spécialement en période d'incertitude critique.

Fonction de réassurance : Il se peut que la prophétie pétrolière, même si elle semble à l'analyse procéder d'une simple extrapolation des événements déjà observables, réussisse selon le chercheur Michel Armatte à « sélectionner une figure de l'avenir qui soit à la fois souhaitable (politiquement et socialement), praticable (c'est-à-dire réalisable) et probable (comme prolongement du présent)⁴⁰ ». Le prophète pétrolier prédisant une hausse des prix à plus ou moins court terme annonce un état de fait fort engageant dans une perspective quasi exclusivement albertaine, faut-il le préciser. Cependant, une telle hausse entraîne à son tour des effets sociopolitiques moins désirables qui peuvent devenir un facteur non considéré, voire censuré dans la prophétie. Cette dernière est ainsi tronquée pour pleinement assumer sa fonction de réassurer le public et les investisseurs sur le retour éventuel des beaux jours pour l'industrie pétrolière. On voit que Deborah Yedlin tire le maximum de réconfort dans la promesse des prix élevés pour un avenir presque proche, la crise actuelle étant tout simplement perçue comme étant en porte à faux (*at odds*) par rapport au rétablissement logique de l'équilibre des prix. La prophétie, en réassurant sur l'avenir des prix (cette réassurance dut-elle être obtenue au prix d'une censure des conséquences globales plus négatives), attribue par rétroaction une dimension temporaire à la crise actuelle ainsi réduite au statut plus gérable de « mauvais moment à passer ». Ainsi, on ne pourra que déboucher sur une amélioration radicale des conditions du présent et de ses difficultés, lesquelles sont dotées d'un caractère encore plus passager.

Fonction de dépassement de la conjoncture : Cette fonction va de pair avec la réassurance en renforçant l'effacement du présent et de ses difficultés. La prophétie pétrolière, par nature, ne s'attarde pas sur les facteurs complexes dont résulte la crise, pas plus qu'elle ne cherche à circonscrire la même complexité qui devrait logiquement présider à la hausse promise des prix. Généralement, l'argument prophétique pétrolier vers une augmentation des prix du brut base son argumentation sur le principe linéaire de l'offre et de la demande, enrôlant à son service la théorie du fameux pic de Hubbert, ce qui est le cas chez Jeff Rubin d'où l'effet tautologique de la « prévisibilité » de la prophétie. La prophétie, telle qu'elle se présente chez les experts non-savants ou chez les savants médiatiques, a tendance à présenter la crise du présent comme une configuration d'événements problématiques qui trouveront d'eux-mêmes leur résorption dans l'avenir, et qui ne *devraient* plus resurgir.

Fonction de limitation de l'aléatoire : Cette fonction, elle aussi, découle de la précédente, en ce que le dépassement de la conjoncture est souvent associé, dans les stratégies discursives de l'évocation du futur, à un travail d'élimination de l'aléatoire, qui va rendre la prophétie unidirectionnelle. Revenons ainsi à la règle de l'offre et la demande, qui n'a pourtant pas la linéarité simpliste que beaucoup d'experts lui accordent, du moins dans le jeu de la prédiction. Comme le fait remarquer Damien Broussolle : « Dans la théorie, tout peut arriver, la conception causale de la loi de la demande *cherche à empêcher cela* en introduisant des restrictions sur la rationalité des agents⁴¹ » (nous soulignons). La prophétie pétrolière s'appuie fortement sur cette loi en ce que justement elle permet de se concentrer sur une série de facteurs limités présentés comme pouvant « nécessairement » rendre compte d'une hausse future des prix. Dans cette optique restreinte, les soubresauts géopolitiques, les catastrophes technologiques ou environnementales comme celles évoquées par Jean-Pierre Dupuy, la possibilité de ratés majeurs du marché global et du système économique, tous paramètres qui auraient un impact sur les prix du pétrole, ne sont jamais évoqués parce qu'ils sont justement imprévisibles tout en restant des éventualités fort plausibles. La prophétie pétrolière n'a que faire, par nature, des contingences incontrôlables à l'intérieur d'une théorie prônant

une convergence de facteurs : de la sorte, elle se dote aussi d'une *fonction conjuratoire* devant ce qui est impossible à déterminer. Adhérer à une prophétie et y croire, c'est procéder exactement comme le prophète à cet égard : écarter l'imprévisible. Le futur du prophète n'est donc pas le futur aristotélicien « domaine qui fait mentir la logique des faits et les déductions impérieuses⁴². »

Fonction de reconfiguration : Peut-être faudrait-il préciser d'emblée que cette fonction est propre au contexte albertain, quoiqu'elle ne lui soit pas non plus nécessairement exclusive. Insistons donc sur la nature *inversée* de la crise des prix du pétrole pour la province : la hausse des prix assure la prospérité albertaine, alors qu'ailleurs, au Canada et dans le monde, elle peut s'avérer inflationnaire et peut effectivement freiner l'essor économique, causer une autre crise ou accentuer celle qui est déjà existante. Or la prophétie, en prédisant une hausse des prix, peut certes agiter le consommateur, l'homme d'affaires, ou le chef d'industrie, comme le fait celle de Rubin, mais peut être aussi reconfigurée en excellente nouvelle pour l'industrie pétrolière albertaine, qui va y trouver son bénéfice. C'est ce dernier aspect de cette autre forme spécifique de l'« avantage albertain » qui est donc retenu dans la prévision pétrolière, alors que l'impact négatif des hausses ne fait pas l'objet de considérations quelconques et ne consiste plus en une donnée inhérente à la prophétie. Nous pouvons voir un exemple typique de cette reconfiguration dans ce commentaire de Charles Frank, émis au plus fort de la crise :

Then when the International Energy Agency issued its long-awaited annual forecast, the oil bull took comfort in IEA chief Nobuto Tanaka's insistence that not only would prices firm up, but that ultimately the growing differential between supply and demand would push prices through the \$150 level and toward the \$200 mark by 2030. *In other words, all would be well*⁴³. (nous soulignons)

Fonction préconisante : On pourrait aussi la désigner comme la fonction exhortative qui se présente aussi comme une autre forme de légitimation,

mais cette fois-ci, de l'action à prendre. Cette fonction est surtout rattachée à l'usage que l'on fera de la prophétie, de la prévision ou de la prospective, lorsqu'elle offre une argumentation de base servant à motiver une série d'actions à prendre. Dans le cas de la prophétie de Rubin, qui valide la théorie du pic de Hubbert, la fonction préconisante se manifeste dans l'exhortation à penser dès maintenant à réduire sa consommation générale d'énergie et de s'adapter à un mode de vie en conséquence. Mais on peut facilement relever des occurrences où la même théorie du pic de Hubbert sera isolée au sein d'une prophétie prévoyant une hausse des prix du brut, comme thèse validant de nouveaux projets d'exploration et d'exploitation des ressources pétrolières. Un exemple patent de la fonction préconisante accolée à une prédiction est manifesté dans un communiqué spectaculaire émis par la compagnie française Total au sujet de ses futurs investissements dans les sables bitumineux. Le *Globe and Mail* en fit un événement dans ses cahiers économiques :

The French energy giant thinks conventional oil production will top out in a decade at 95 million barrels. The long term plan is to diversify into nukes and other sources. But for now, its eyes are squarely on oil sands. [...] Total, in other words, is preparing for the day when conventional oil will no longer dominate its energy production. If it's wrong, it will have spent billions on fantastically costly projects—heavy oil extraction, nuclear, solar—at the expense of profit margins. But if it's right, Total has a good chance of emerging as the energy company of the future, one with heavy Canadian content⁴⁴.

Un esprit dubitatif pourrait percevoir dans cette annonce de Total une stratégie de justification d'exploitation intensifiée des sables bitumineux utilisant, grâce à l'acceptation tactique des prévisions de Hubbert, l'argument de la finitude des ressources qui viendra de la sorte primer sur l'argument environnementaliste. On peut voir par ailleurs dans cet exemple un autre mode intéressant de reconfiguration de la prophétie, qui est toujours à risque d'être récupérée à des fins qui s'éloigneraient

de l'éthos initial dans lequel elle aurait été formulée. Sous cet angle, la fonction préconisante a aussi une indéniable dimension manipulatrice.

Fonction eschatologique : Ce n'est pas la plus évidente des fonctions en ce qu'elle est aussi escamotable, puisque la prophétie pétrolière a tendance à être reçue de façon quasi-schizophrénique par l'industrie qui sait identifier surtout la « bonne » nouvelle au sein des implications d'une prédiction. Si l'eschatologie fait partie prenante de la prophétie dans son sens large, l'eschatologie pétrolière pose plusieurs problèmes aux exploitants des ressources pétrolières en ce qu'elle leur annonce plus ou moins directement leur fin éventuelle : il faut donc lui conférer une certaine acceptabilité, si possible financière. Dans la littérature des énergies, il ne manque pas de publications sous ce thème devenu presque éculé, où les auteurs se répètent les uns les autres, n'en déplaise à nos prophètes professionnels. Dans les champs canadiens, québécois, anglo-américains et français, citons pêle-mêle : Peter Tertzakian, *The End of Energy Obesity : Breaking Today's Energy Addiction for a Prosperous and Secure Tomorrow* (2009) et *A Thousand Barrels a Second : The Coming Oil Breakpoint and the Challenges Facing an Energy Dependent World* (2006); Gaëtan LaFrance, *La Boulimie énergétique : suicide de l'humanité ?* (2002) et *Vivre après le pétrole, mission impossible ?* (2007); Normand Mousseau, *Au bout du pétrole* (2008); Jean-Luc Wingert, *La vie après le pétrole* (2005); Francis Meunier et Christine Meunier Castelain, *Adieu pétrole ... Vive les énergies renouvelables* (2006); James H. Kunstler, *The Long Emergency : Surviving the End of Oil, Climate Change, and Other Converging Catastrophes of the Twenty-First Century* (2006); Yves Cochet, *Pétrole apocalypse* (2005) et *Anti-manuel d'écologie* (2009); et surtout André Lebeau, *L'enfermement planétaire* (2008). Ces ouvrages sont de qualité variable, mais nous mettrons ceux de Lebeau, de Cochet et de Mousseau au-dessus de la mêlée par leur niveau de scientificité et par leur critique informée de la nature réelle des énergies dites renouvelables et des conséquences systémiques du réchauffement global, ce qui leur permet d'assumer intellectuellement jusqu'au bout cette fonction eschatologique liée à la prophétie pétrolière. Et d'en envisager les résultats probables : économiques, sociétaux et environnementaux, ce qui n'est pas à la portée de tous les prophètes, comme en fait foi la conclusion

du livre de Rubin : « We may be energy poor, but we are innovation rich and necessity is the mother of invention. I wouldn't write our economies off just yet⁴⁵. » Car cette fonction comporte des intermittences dès qu'il s'agit de l'interpréter dans un contexte de crise pétrolière où l'on n'espère que la reprise, c'est-à-dire un retour à des prix élevés. Ce retour est bien sûr prévisible si on suit toujours les règles de l'offre et de la demande ou plutôt son discours, en mettant toujours à contribution le bienheureux pic de Hubbert qui vient à point nommé pour restreindre les réserves, jusqu'à ce que l'irruption de la technique des « renouvelables » vienne prendre le relais pour nous conduire aux lendemains meilleurs et sélectifs. Car ces projections ne laissent pas place à ces contingences et à ces événements arbitraires, indéterminés mais qui néanmoins restent des conséquences éminemment concevables de la fin du pétrole, tel que l'a bien exposé Yves Cochet en particulier. L'eschatologie pétrolière, telle que plutôt pratiquée par Jeff Rubin et Peter Tertzakian, repose sur la présupposition que le passage des carburants fossiles à d'autres sources d'énergie se fera en douce : c'est pourquoi elle semble surtout promettre la prospérité pour les exploitants pétroliers en attendant que l'on passe à autre chose, un « autre chose » dont la représentation utopique est soigneusement expurgée de tout facteur vraiment inquiétant et incontrôlable. Comme l'explique bien André Lebeau :

L'un des critiques acharnés du rapport Meadow, William D. Nordhaus est allé très loin dans l'exploration d'hypothèses subjectives susceptibles de réfuter la perspective d'un effondrement socio-politique. Il introduit ainsi, pour évacuer la question de l'épuisement des ressources énergétiques, la perspective « d'une technologie complètement propre, puisant dans des ressources infinies pour produire de l'énergie et sa génération complète sous cent cinquante ans. Il la nomme *backstop technology* ». Moyennant cette hypothèse qu'aucun argument technique ne vient étayer, la perspective d'une récession globale s'efface, mais le modèle s'apparente à une

vaste tautologie où on est parti des conclusions pour formuler les prémisses⁴⁶.

La fonction eschatologique des discours de prophétie pétrolière fonctionne ainsi par éclipses commodes où la question des véritables conséquences de la fin du pétrole sont opportunément évacuées, conséquences dont l'impact environnemental de l'usage immodéré des carburants fossiles que suppose cette « fin » n'est pas la moindre. S'il y a une fin, elle ne peut se révéler que favorable à l'industrie, et ce, pour un bon moment : elle se révèle aussi, en quelque sorte, comme une eschatologie en suspens.

RETOUR À LA CRISE

On pourrait certes identifier d'autres fonctions à cette métaphore de la prédiction pétrolière comme prophétie, les contextes différents orientant la diversité de leur impact et de leur usage par les destinataires. Mais on peut être assuré d'une chose, c'est que la projection dans le futur, qu'elle soit assumée par un prophète médiatique, un expert savant ou non-savant ou un chercheur, correspond à un besoin en situation de crise immédiate comme celle en Alberta fournie par la dégringolade des prix du brut en septembre 2008, et dont la lente remontée fut menacée à nouveau par la crise de l'euro du printemps 2010. Cette nécessité de se trouver une orientation, un espoir, une marche à suivre a donc créé un milieu propice à la production d'un champ des discours de prévision de l'avenir dont les règles du jeu rendent raison de l'envergure de la crise telle qu'elle est elle-même mise en discours par la presse et les commentateurs.

Nous l'avons dit, la crise pétrolière de 2008, telle qu'elle fut discoursivée en Alberta par les médias et les commentateurs, relève d'abord d'un état latent de déséquilibre qui n'attend que de pouvoir être identifié et reconduit dans une certaine direction. En cela, la crise comporte une bonne dose d'autoréalisation, favorisée par ailleurs par sa mise en scène dans la presse calgarienne. Des titres comme « A day for the history books⁴⁷ », « Earnings

to reveal the extent of the carnage⁴⁸ », « Armageddon in the oil patch⁴⁹ », et « Stock market's sea of red leaves oilpatch battered⁵⁰ » témoignent bien d'une représentation proprement théâtrale jouissant pratiquement de sa propre mise en spectacle, comme le fut le boom des mois précédents. Il faut admettre que, dans une certaine mesure, la crise peut se comprendre comme une mise en représentation probablement assez consciente de la part des commentateurs qui, en tant que journalistes, vivent de son récit, et qui servent dans une certaine mesure les intérêts de l'industrie pétrolière albertaine pour qui la chute des prix doit être amplifiée dans le discours afin de justifier des mesures restrictives de paiement des dividendes ou de mises à pied massives : il ne fait jamais bon pour l'industrie de se présenter comme trop prospère.

D'autre part, cette crise, dont on ne peut nier les effets réels, se signale indubitablement aussi comme le symptôme de la grande vulnérabilité de l'Alberta à ces renversements aléatoires, de ces espèces de bégaiements des marchés que sont les variations imprévisibles des prix, et les avancées technologiques, telles l'extraction des pétroles de schistes aux États-Unis, qui auraient le potentiel de rendre l'exploitation des sables bitumineux complètement obsolète. En quelques mois, la province la plus riche du Canada allait présenter le plus gros déficit de la Confédération, le plus haut taux de chômage et la chute la plus marquée de son marché immobilier. De fait, le *Globe and Mail* du 9 février 2013 en venait à publier un dossier intitulé : « Twilight of a Boom : With its oil selling at a steep discount, Alberta's energy fuelled fortunes are fading. As the province's pain spreads and Ontario's industrial engine sputters, Canada finds itself in need of a new growth story. » Dans une telle situation de *statu variabilis* de la Fortune, on peut en conclure aussi à la position de l'Alberta toujours instable, toujours sur le point d'être renversée vers un autre excès, dans l'abondance comme dans la pénurie, variations dans l'extrême, où les citoyens bien sûr paient les pots cassés. Un baril de brut à 160 \$ (ou plus), et c'est l'inflation des prix, l'engorgement des services et des infrastructures, la pénurie de main d'oeuvre et de logements, et l'intensification des abus environnementaux dans les sables bitumineux. Un baril à moins de 60 \$, c'est un ralentissement économique marqué, des pertes d'emplois

massives, la dévaluation de l'immobilier, et les coupures budgétaires faites aux services publics, lesquels avaient déjà été fort mis à l'épreuve par les hausses précédentes d'usagers en période de boom.

En fait, il en va des Albertains comme des paysans de *Maria Chapdelaine* : il n'y a jamais d'« année ordinaire » et la crise menace toujours/déjà. Aux termes des prédictions que l'on a pu faire au sujet des prix du pétrole, nous nous en tiendrons à une seule par laquelle nous sommes à peu près sûre de gagner notre pari : il y aura d'autres crises en Alberta.

